

ENTRETIEN
AVEC
**PAUL
ARIÈS**



Entretien conduit par
FRANÇOIS L'YVONNET

SOCIOLOGIE CRITIQUE

Vous êtes politologue, mais également, selon votre expression, « objecteur de croissance ». Ce qui marque un clair engagement militant. Mais, avant d'aller plus loin dans la question du corps et du sport, une question préalable semble s'imposer : quels sont vos rapports personnels au sport ? Êtes-vous pratiquant ou simple spectateur ?

J'aime me définir comme objecteur de croissance et amoureux du bien-vivre. Mon écologisme n'a rien de celui d'un pisse-froid ou d'un père-la-rigueur. Je campe du côté d'un plus-à-jouir, y compris sur le plan physique. Je n'ai donc aucune frilosité à l'égard des plaisirs du corps. C'est même au nom d'une émancipation globale que je critique le Système sportif, ou Sport-à-majuscule, que je différencie radicalement des activités physiques¹. Ce qu'on nomme le Sport n'est pas la poursuite à un autre niveau des sports anciens. Je ne crois pas à la possibilité d'un Sport débarrassé de ses dysfonctionnements ou à des « jeux propres ». Ce qui ne m'empêche pas de dénoncer le dopage, le

1 • Je propose de marquer cette différence entre le sport moderne et le sport des anciens en utilisant systématiquement une majuscule pour désigner le Sport actuel. Ce Sport-à-majuscule traduit bien la centralité du Sport dans notre civilisation.

sexisme, l'homophobie dans le Sport. Ce qui ne m'interdit pas d'être aux côtés des femmes sportives contre la « menace » transsexuelle.

Vous sentez-vous l'héritier de la sociologie critique du sport ?

Je suis l'héritier d'une très longue histoire qui ne commence pas et ne se réduit pas à la sociologie critique du sport caractéristique de la seconde moitié du xx^e siècle. Le refus du Sport moderne naît spontanément, dès ses préliminaires, au xix^e siècle. Je constate, en tant que politologue et comme vieux militant, que cette critique est devenue marginale. Cela ne signifie pas que les combats passés furent infondés ou qu'ils soient définitivement perdus. Cette critique ne campait pas alors uniquement sur le versant négatif, elle eut longtemps avec l'éducation physique une alternative à proposer, ou, plus exactement, à défendre, car le Sport est venu prendre sa place, tuant l'ancienne conception du sport et de nombreux jeux. Je me sens donc doublement orphelin. Déjà parce que la critique est devenue davantage inaudible. Ensuite parce que nous peinons à réinventer des alternatives crédibles. Je reprends donc, pour l'essentiel, la critique anticapitaliste de mes prédécesseurs, sociologues ou militants, mais la crise écologique donne d'autres bonnes raisons de dénoncer le système sportif. À mes yeux, le Sport fait partie du problème, et non pas de la solution. Je refuse sa

conception de la vie fondée sur la compétition. Je refuse sa conception du corps reposant sur l'hubris. Je refuse tout ce qui renforce la technicisation du corps. Je refuse la sportivation de l'existence. La critique du Sport est vitale, car, selon que l'on banalise ou pas sa logique, on se trouve plus ou moins armés pour aborder les grands enjeux à venir. Le Sport peut être une propédeutique à une rupture civilisationnelle. Caster Semenya, sud-africaine, vainqueur du 800 mètres aux Championnats du monde, est suspectée de ne pas être une femme authentique. Comment le sport va-t-il traiter les revendications en matière de genre ? Oscar Pistorius, athlète équipé de prothèses de jambes, participait à des compétitions valides. Comment le Sport va-t-il traiter la question du corps hybride ou augmenté ? Qu'est-ce que le Sport fait à l'égalité ou à l'écologie, deux enjeux majeurs pour le XXI^e siècle ?

Je reviens à ma question : êtes-vous pratiquant ou spectateur ?

Permettez-moi de répondre par une provocation, mais une provocation à penser. Étant ni pratiquant ni spectateur, votre question m'enferme dans une fausse alternative !

Selon Einstein, tant qu'on a la tête sous forme de marteau, on voit les problèmes sous forme de clous ; tant que nous aurons la tête formatée par l'idéologie sportive, je serai interpellé en tant qu'*Homo*

sportivus, comme s'il n'était pas possible que le Sport ne soit rien pour moi. Plus sérieusement, je ne pense pas que vous recourez par hasard au terme de pratiquant, qui appartient, certes, au registre sportif, mais relève d'abord du vocabulaire religieux. En matière de Sport, je suis non seulement abstinent, mais athée. Je refuse la sportivation de mon existence, mais je ne pourrai vivre sans activités physiques. J'ai adoré faire du kayak, de la spéléologie, j'adore toujours faire des randonnées. Je savoure les moments où je peux taper dans un ballon avec mes petits-enfants. Quelle joie de courir avec eux ! Quel plaisir de s'entendre sur de nouvelles règles ! Il y a tant de façons de jouer à la balle aux prisonniers. Croire qu'en faisant cela je pratiquerais une activité sportive, c'est ne rien comprendre au Sport. La religion du Sport a ses grands prêtres, ses dévots, ses églises, sa temporalité, ses divinités, ses actions de grâce, ses excommunications, mais aussi ses hérétiques !

Je me permettrai encore une nouvelle provocation à penser en dehors des clous. Le vrai « pratiquant » à mes yeux, ce n'est pas celui que vous qualifiez de sportif, mais le spectateur. Le sportif est davantage l'officiant d'un cérémonial, une sorte de prêtre (petit ou grand). C'est particulièrement visible lors des grands-messes, comme les J.O., mais même le plus petit amateur participe, lui aussi, à célébrer ce que je nomme la sportivation de l'existence. Le pratiquant est bien celui qui assiste chaque semaine à la messe, aucunement le prêtre. Claude Javeau a

raison : les pratiquants sont les occupants des gradins et les scotchés du petit écran ! Je crois qu'on ne prend pas assez au sérieux le fait que les véritables pratiquants sont les supporters, donc des individus passifs, à l'opposé du modèle officiel. Le vrai pratiquant ne court pas le 100 mètres, il ne lance pas le javelot, il ne nage pas, il a l'esprit grégaire, il se déplace en groupe, il houspille l'arbitre, il hue l'adversaire, il hurle, il chante, il pleure, il se grime... bref, il campe dans des conduites régressives.

Non seulement je ne suis ni « officiant » ni « pratiquant », pas même un bon citoyen, puisque je n'ai pas vibré, en 1998, avec la France subitement « Black-Blanc-Beur ». Je ne dis pas cela du point de vue aristocratique de celui qui tirerait une fierté d'échapper à la liesse commune, mais j'oserai une comparaison : nous devons décoloniser notre imaginaire à l'égard du Sport comme à l'égard de la croissance économique supposée salvatrice. Je rêve donc d'une « journée sans Sport » comme existent des journées « sans achat » ou « sans écran ».

Vous ne regardez pas même la finale de la Coupe du monde de football ?

Le succès des spectacles sportifs me fascine davantage que celui des exploits sportifs. La finale de la Coupe du monde de football en Russie en 2018 a mobilisé (j'emploie ce terme militaire à dessein) cinq milliards de téléspectateurs, soit plus

d'un Terrien sur deux. Les grands-messes sportives mobilisent couramment un à trois milliards d'humains, qui sont pourtant « libres » de choisir de faire autre chose, dont lire ou faire l'amour. On pourrait parler, bien sûr, de « servitude volontaire », sauf que le succès des spectacles sportifs avait été prévu par de nombreux penseurs pour des motifs systémiques. Le Sport ne pouvait que prendre la suite des grands-messes religieuses et politiques, non seulement parce que la nature a horreur du vide, mais parce qu'il possède tous les atouts pour cela.

Lewis Mumford disait que le Sport était fait pour réussir des spectacles de foule. Impensable pour l'art de le faire, car il suppose une culture partagée et un effort de compréhension. Mais tous les sports ne sont pas « égaux » : pourquoi davantage le football que le sumo ? Les sociologues retiennent cinq critères pour expliquer que certains sports « cartonnent » : il s'agit de sports d'équipe, il y a confrontation avec une équipe rivale, l'engagement physique est important, la part d'agressivité est certaine, les règles de jeu sont simples. D'autres ajoutent un sixième critère : les sports spectacles de masse se produisent dans des lieux restreints et clos, ce qui assure une grande concentration de population et engendre des effets de foule. Le stade le plus grand est celui du Premier-Mai à Pyongyang avec 150 000 places. Il sert autant à des manifestations sportives qu'à des parades militaires et des meetings politiques. On comprend, comme

le notait Adorno, que le Sport ait été le prétexte des manifestations de masse voulues par tous les régimes totalitaires, alors qu'ils redoutent les attroupements pas toujours contrôlables. D'autant plus que ces rassemblements ne vont pas sans drapeaux, sans slogans, sans hymnes. Certains ont parlé de « rituel obsessionnel de masse ». Brohm note que ces racines militaristes et autoritaires restent visibles dans les cérémonials, comme celui des J.O. Peut-être empruntent-ils au même registre (sans que l'un dérive de l'autre), que ce soit pour leurs instruments (drapeaux, hymnes, serments, marches au pas) et dans la mobilisation des mêmes grands mythes ? Selon H. Lenk : « L'athlète incarne un idéal mythique : Héraclès ou Prométhée et parfois aussi Narcisse. » La critique du spectacle sportif est d'autant plus nécessaire que nous sommes dans le « spectacle du spectacle ». L'essentiel se passe dans les tribunes, ce sont la rémunération des athlètes, le dopage, etc.

